

ABONNEMENT  
LE CANADA  
Journal Quotidien du Soir.  
Un An en Ville . . . . \$ 4.00  
Un An par la Poste . . . \$ 3.00

# LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Rédaction.

LA VALLEE DE L'OTAWA  
Edition Hebdomadaire du Journal  
LE CANADA  
ABONNEMENT  
Un An en Ville . . . . \$ 2.00  
Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 143

OTTAWA, JEUDI 16 JUILLET 1891

LE NUMERO 2 CENT S

## Voyage en Egypte

PAR  
THEODORE CAHU

Près des fontaines, d'énormes tas de paille que les fellahs réduisent presque en poussière avec des *noyas*, sortes de cadres en bois garnis de nombreuses roues coupantes en fer. On étale la paille en cercle. Deux buffles traînent la norag jusqu'à ce que la paille soit hachée. Les fellahs prétendent que leurs animaux ne voudraient pas la manger sans cela et maigriraient. On leur a prouvé le contraire, sans parvenir à les convaincre. Pas plus que l'on n'a réussi jusqu'à présent à leur démontrer l'avantage des machines à battre. Ils préfèrent les briser, plutôt que de s'en servir. Ce sont des machines construites par le diable. Elles portent malheur.

Nous sommes sur l'emplacement de Memphis d'où dépendaient Sakkarah et le Sérapéum d'Apis. De cette ville qui comptait sept cent mille habitants, on peut dire qu'il ne reste presque rien, à peu près ce qui reste de Carthage, que je visitais en décembre dernier.

Son emplacement longtemps ignoré, découvert à grand-peine par les savants lors de l'expédition d'Égypte, est aujourd'hui couvert de palmiers ou transformé en déserts, au milieu desquels on rencontre quelques statues mutilées, des monnaies informes de décombre; et cependant, sur ce sol désert ou désolé, s'élevait jadis une de ces cités merveilleuses, dans les proportions et les monuments gigantesques dont paraissent bien petites les plus vastes constructions modernes.

Adossé contre un palmier, fermant à moitié les yeux, quel mirage peut avoir celui qui se regarde!

Sous ce ciel vibrant et embrasé, la nature transfigurée par l'imagination flamboie et crépite comme une fournaille. La cité sort de ses ruines, en reprenant ses splendeurs altières d'autrefois. Les maisons se peuplent, les temples colossaux se remplissent d'une foule priante ses divinités: Ptaha, Irai, Hathor, Isis, ses Apis; — on songe à Joseph gouvernant la ville, à la naissance de Moïse, et dans tous ces souvenirs, qui trouble agréablement la certitude de faire dans un instant un bon déjeuner avec les provisions apportées, de boire frais, grâce au bloc de glace que porte enveloppé dans de la laine un de nos ânes, on retrouve sous les leurs sanglantes du soleil le poignant emblème de l'existence où l'arrière pensée de la mort se mêle toujours au doux enchantement de la vie.

Pendant la saison, il faut se hâter, si l'on veut déjeuner devant une table, à l'ombre, assis sur un banc de bois, sous le portique de la maison construite par Mariette, quand il surveillait les fouilles. Les caravanes sont nombreuses et la place est restreinte. On peut tenir une douzaine au plus.

En ce moment, il fait trop chaud. Nous sommes les seuls touristes... A nous la maison de Mariette! L'ancien domestique du savant, un vieux Égyptien, la garde avec deux ou trois autres fellahs. Il se met à notre disposition, et quand nous le prions de nous donner de l'eau pour nous débarrasser, il nous apporte un liquide gluant, noirâtre, si horrible que nous débouchons des bouteilles d'eau minérale afin de faire nos ablutions.

Et voilà l'eau bue par ces hommes qui vivent dans cette maison isolée, accroupis la plupart du temps sur le sable, ne faisant rien, rien, que contempler le soleil, se brûler au soleil et dormir.

Avant de déjeuner, pendant qu'on drosman étale sur la table les journaux en guise d'assiette, débouche les bouteilles et tire les provisions des outifins, nous allons visiter le Sérapéum d'Apis et le tombeau de Té. Si nous attendions, nous n'aurions certainement plus l'énergie de marcher dans le sable, sous le feu du ciel. L'irréalisable besoin de dormir s'emparaient de nous.

En file, nous marchons derrière

le vieux domestique de Mariette qui nous fait l'honneur de nous conduire lui-même, et nous arrivons à la petite nécropole des Apis, dont les approches recommencent à s'ensabler.

Munis d'une bougie que chacun de nous porte à la main, nous pénétrons dans le souterrain, ne gardant comme vêtements que le pantalon et la chemise, car une lourde chaleur vous étreint aux premiers pas. Ce n'est même pas le seul désagrément. A peine sommes-nous entrés, que des milliers de petits cris aguis nous accueillent. Nos lumières ont réveillé des bandes énormes de chauves-souris accrochées aux voûtes et qui se mettent alors en mouvement, tourbillonnant au-dessus de nos têtes, nous frôlant constamment de leur ailes, prenant dans leur ombre pointée de pâles lueurs vacillantes des apparences de bêtes énormes.

Le souterrain a deux cents mètres de longueur et possède vingt-quatre sarcophages, placés de chaque côté dans des excavations creusées à même le roc. Nous nous arrêtons au premier.

Lors de l'inauguration du canal de Suez, lorsque le fassieux Imaélit à l'impératrice Eugénie cette réception, dont la note à payer s'élevait à plus de 100 millions pour l'Égypte, l'impératrice entra dans le sarcophage pour y boire un verre de champagne. Nous y entrâmes à tour de rôle, mais le champagne nous manqua.

Que l'on se figure un bloc en beau granit de Syène, ayant quatre mètres de hauteur sur cinq mètres de large. L'épaisseur des parois est de six centimètres, et l'on estime que ces immenses monolithes pèsent au moins de 60 à 80,000 kilos.

Mariette Bey essaya d'en sortir un Le plus petit. Malgré tous les efforts des instruments connus, il ne parvint qu'à tirer le couvercle un peu dans le couloir.

Comment ces blocs ont-ils été placés en cet endroit? Par quels moyens? Quelles machines ont été employées? Personne ne peut répondre. Et ce qui rend le problème plus indéchiffrable, c'est que, forcément, ces sarcophages ont été apportés par les souterains. La voûte est le roc même et l'excavation où ils sont placés est si étroite, qu'un homme peut à peine circuler autour de chaque bloc.

Quand nous fûmes à l'extrémité du souterrain l'un de nous, resté à l'autre bout, alluma un fil de magnésium. Il est difficile d'exprimer avec justesse le caractère grandiose que prennent alors ces tombes, se dotant sous l'éclat du magnésium, suivant leur rapprochement de la lumière, se nuancant de blanc, peignant sur l'obscurité, quand il y avait des interminables dans notre salle facile.

Chacun de nous gardait le silence, troublé seulement par le sifflement continu des chauves-souris qui passaient et repassaient affolées. On regardait, et dans mon esprit, j'ai conservé le souvenir d'une des évo-cations si puissamment rendues par Gustave Doré.

Près de là, se trouve le tombeau de Té, un haut fonctionnaire, chef des portes du palais et commandant des protégés... et de sa femme Nefer-Hotep, palme ou déesse d'Amour. Je le cite parce que l'on considère ce tombeau, qui comprend une cour, convertie de fines sculptures et plusieurs chambres dont les parois sont garnies de stèles remarquables, comme le plus beau monument de cette époque.

Si la légende qui nous montre Louis XV recommandant à son petit-fils de passer dans une certaine galerie de tableaux avant de pénétrer dans la chambre nuptiale de Marie-Antoinette est vraie, on peut s'entretenir qu'il n'a pas connu le tombeau de Té. Il se serait égaré par la dépense des tableaux et il eût fait connaître au futur roi de France, par les stèles de Té et de son épouse tout ce qu'il fallait aux Égyptiens pour être heureux de leur temps et comment il s'y prenait pour éviter la fin du monde. Il ne parait pas avoir une grande différence avec ce qui se passe de nos jours.

Quatre heures pour déjeuner, en

présence du Caire apparaissent dans le lointain entre deux dunes de sable, et pour faire la sieste, puis nous repartons par un autre chemin. Nos ânes se sont reposés en plein soleil, nos âniers à l'ombre de leurs ânes. Les bêtes n'ont rien mangé, leurs conducteurs ont avalé quelques concombres et les restes de notre déjeuner, des miettes, car nous étions affamés.

Ils ont déjà parcouru une vingtaine de kilomètres et vont encore en faire autant. Mais, dans ce pays, ânes et les fellahs sont d'une sobriété incroyable. Les ânes vivent d'un peu de paille hachée qu'on leur donne matin et soir; quant aux fellahs, leur nourriture se compose de pain de doura mal levé, de fèves cuites à l'eau, de concombres, de dattes, de pastèques et de feuilles de laitue mangées telles qu'elles. Quand on leur donne une piastre, ils ont de quoi vivre pendant deux jours.

Lorsque nous arrivons au Nil, après deux heures de marche, ceux qui sont en tête surprennent un groupe de femmes en train de se baigner, dans une nudité qui ferait sensation même sur nos plages les plus bryuantes. Elles poussent des cris d'effroi, se précipitent sur leur longue blouse de confection et, malgré mes prières, malgré l'offre d'un gros baschisch, je n'ai pas pu les décider à reprendre leurs habits. J'aurais souhaité les photographier. Il y avait, au milieu d'elles, deux gros buffles qui se baignaient, leurs têtes seules émergant de l'eau. C'est été fort intéressant à voir...

En photographie pour des Parisiens. J'ai dû me contenter de prendre une bande d'âniers perchés, huchés sur un vieux tronc de palmier au bord du fleuve. Ne connaissant pas l'usage du peignoir, ils se séchaient au soleil.

Les femmes fellahs en Égypte ont peu l'usage du voile... sérieux et pas du tout l'habitude de la réclusion comme en Turquie, ou même comme les Algériennes et les Tunisiennes. Elles se bornent, quand on les regarde de trop près, à attirer un peu leur yareb sur la moitié de leur visage.

Cette habitude qu'ont les femmes d'Orient de se voiler la figure n'est pas l'effet d'une prescription religieuse. Ce n'est pas non plus, comme on le suppose trop souvent en Europe, une précaution contre la jalousie. C'est tout simplement une convenance, une raison de vanité, de comme il faut. Il y a toujours été d'usage en Orient de se laisser voir le moins possible. En Perse, autrefois, on n'adressait la parole aux rois et aux grands qu'à travers un rideau. Il fut entendu un jour qu'une femme distinguée, de belles manières, devait se tenir à l'écart et ne pas se montrer publiquement.

Pendant longtemps, Mahomet ne changea rien à la vieille liberté des relations; mon savant ami et très aimable confrère, Henri de Bornier, pourrait l'affirmer. Les femmes — celles de Mahomet — se mêlaient volontiers avec les musulmans. Quand le prophète devint un grand personnage, il se conduisit comme plus tard Napoléon devenu empereur, il fit prendre autour de lui des habitudes conformes à son nouveau rang. Il copia les grandes manières orientales.

Dés lors, les femmes se voilèrent et s'enfermèrent. Cette mode gagna les villes, puis les petites gens et leur honte de se distinguer des grands et des riches, et l'habitude entra dans les mœurs, à ce point que les femmes coptes, chrétiennes, levantines ou grecques s'y soumettaient pour se conformer à l'usage. En réalité, le Koran ne fait mention ni du voile ni de la réclusion.....

Nous franchîmes le Nil sur une grande barque plate, aux voiles triangulaires, qui marchait avec une majestueuse lenteur; sur le sable, en débarquant, pour nous donner le courage de parcourir encore sept ou huit kilomètres de désert qui nous séparait d'Héliouan nous nous aperçûmes les maigres minarets, — des chandelles recouvertes de leur éteignoir, — nous fîmes une halte.

Il nous restait de la glace du rhum et de sucre. Nous bûmes frais sur

les bords du Nil en plein désert. Cela nous sembla d'autant meilleur que ça n'est pas ordinaire, je vous assure.

A Héliouan, aux sons de l'orchestre militaire du Casino, nous nous séparâmes de nos ânes et des âniers pour prendre le train, non sans reconnaître une fois de plus l'habileté commerciale du monarque qui a créé en cet endroit un plein désert, une ville d'eau.

C'était simple cependant il fallait du génie pour réussir. Il y avait là une source d'eau sulfureuse. On a construit des bains, un casino et quelques villas. Les malades ne venaient pas, les fondateurs se sont dit qu'il fallait attirer les gens de portants, ils ont bâti un palais, l'ont offert au vice-roi, auquel ils remettent, affirmant, un généreux baschisch chaque année, pour qu'il vienne habiter pendant un mois la nouvelle ville.

Aussitôt les villas sont sorties de terre. La cour s'y fixa, la mode y appela les riches commerçants, les pachas, les oisifs Le Khédive donna pour rien le terrain — un désert — à la condition de bâtir, mais avec défense de planter des arbres. Son Altesse prétend que les arbres attirent les moustiques. Ce n'est ni gai, ni joli, une ville sans verdure...

Les grandes pyramides de Giseh, aux premiers jours de la semaine, mais moins d'âniers à payer. Une heure et demie de voiture, sur une route superbe ombragée de sycomores, animée par les scènes de la vie rustique, et l'on arrive au pied de ces immenses accumulations de pierres, dont la moindre pèse plus de trois mille kilogrammes. L'ascension est pénible. Deux bédouins vous tirent, deux autres vous poussent. On arrive sur le petit plateau supérieur large d'environ 10 mètres, en nage, haleant; si l'on regarde bas, le vertige vous prend, car on se sent protégé par le mur, et le panorama n'est plus beau que d'un bas.

Nous étions la bonne fortune de nous trouver là au moment où le fils du vice-roi y arrivait en mail-coach, pour le moment. La tribu des bédouins, gardiens des Pyramides, était au grand complet, mort de ch-val, en grand costume, les burnous flottants, des mochoirs multicolores noués au canon de leur long fusil, prêts à faire une fantasia, moitié accroupis au soleil, simplement vêtus de leur longue chemise blanche.

Et ce fut, une vingtaine environ, sur un signe de Son Altesse, se mirent à escalader l'immense Pyramide. Le premier revêtu devait avoir une récompense. Nous eûmes alors le spectacle d'une ascension légalisée, officielle, et qui avait une rapidité véritablement vertigineuse. Ces hommes volaient en l'air. Ils s'accrochaient à l'échelle, hudaissaient et rebattaient comme des singes. Le premier revêtu au point de départ avait mis le pied sur le troisième étage, escalader et redescendre. Cette Pyramide a 143 mètres de haut.

A côté, se trouve le grand sphinx dont les photographies sont exposées partout, colossale reproduction dans un seul bloc de rocher, long de cinquante mètres, d'un lion accroupi sur ses pattes, et la pyramide de Khephren presque aussi haute que celle de Cheops. Son sommet est pointu et sur une partie de son côté, il y a encore le riche revêtement d'airain qui jadis la recouvrait du haut en bas. Je me suis dit, en me voyant monter, un bloc pour passer un morceau d'airain que j'ai rapporté en souvenir. Les amateurs d'antiquités peuvent d'ailleurs se rassurer. Il faudra encore des siècles nombreux et des millions de visiteurs pour qu'il y ait destruction comme moi, pour que les dégâts soient visibles.

Dés lors, les femmes se voilèrent et s'enfermèrent. Cette mode gagna les villes, puis les petites gens et leur honte de se distinguer des grands et des riches, et l'habitude entra dans les mœurs, à ce point que les femmes coptes, chrétiennes, levantines ou grecques s'y soumettaient pour se conformer à l'usage. En réalité, le Koran ne fait mention ni du voile ni de la réclusion.....

Nous franchîmes le Nil sur une grande barque plate, aux voiles triangulaires, qui marchait avec une majestueuse lenteur; sur le sable, en débarquant, pour nous donner le courage de parcourir encore sept ou huit kilomètres de désert qui nous séparait d'Héliouan nous nous aperçûmes les maigres minarets, — des chandelles recouvertes de leur éteignoir, — nous fîmes une halte.

Il nous restait de la glace du rhum et de sucre. Nous bûmes frais sur

par terre, se fourrait les doigts dans la bouche, les femmes montraient mon appareil en me suppliant, les hommes me baisaient les mains...

Tous me prenaient pour un arracheur de dents, et me suppliaient de débarrasser la petite fellah d'une molaire très douloureuse. Je ne pus leur faire comprendre qu'ils se trompaient, mais je partis cependant au milieu des salutations et des remerciements, car pour me débarrasser de leurs prières, je distribuai quelques mastres de dix pièces.

Au Louvre, le profane qui par court le musée égyptien regarde dédaigneusement les sphinx, les statues, les sarcophages, et passe sans s'arrêter. Au Caire, il est impossible de ne pas rester des heures à contempler devant toutes les merveilles artistiques de l'ancien musée de Boulaq, aujourd'hui transféré au palais de Giseh.

Forcément, il faut s'exclamer, l'extasier devant ces statues, ces sculptures, ces monuments funéraires, ces bronches, ces vases, ces bijoux, qui datent de plusieurs milliers d'années et dont l'ouvrage est la délicatesse, le travail si curieux sortent du modèle de nos jours, et troublent le savoir de nos artistes.

En visitant la salle où sont exposés les bijoux, j'ai eu la primeur d'un brochelet qui fera fureur l'hiver prochain à Paris. Un dessinateur, envoyé par un grand joyaillier du Palais Royal, copiait un ravissant bracelet en or couvert d'hieroglyphes et datant du XVIe siècle avant Jésus-Christ. Il sera prochainement dans les vitrines parisiennes, et les bijoutiers de la fin de siècle le feront donc le bijou qui ornait le bras d'une reine égyptienne, il y a quatre mille ans.

Ce qui m'a le plus frappé dans ce musée, moi qui suis un ignorant, mais attiré par une réalité un peu précieuse que la deduction scientifique nous offre, ce sont les momies. Et parmi les momies, principalement celles de Rhamès II, le grand Sostris, et de Nasir Ta Neb Acher, fille de Pi-nout III, du XIe siècle, l'autre âge souterrain de trois mille ans.

Celle de Rhamès fut découverte il y a peu de temps. On l'a reproduite dans les journaux illustrés. Elle est dans un état de conservation remarquable. Le grand Roi est tel, sa tête, son visage, la chevelure, les restes, les points encore si parfaitement intactes, que l'on se demande, s'il n'est pas mort hier.

La Rome possède encore ses cheveux bouclés, le globe de l'œil est plein. Positionnellement, le plus grand roi, le plus riche, se trouvait dans cette salle sans une grande lumière. Il lui semblait que ces momies vont sortir de leur vitrine, marcher, que le roman de Théophile Gautier n'est plus une fiction, ce que peussent Roi même jadis de la vie d'un peuple de cette époque.

Il est sûr que ces vêtements soyeux et de soie ne peuvent être que ceux d'un objet du curiosité, tout comme un lapin en aïlle!

A ces richesses d'un musée unique au monde, M. Frébaud va t'ajouter de merveilleuses trouvailles qui sont un champ d'étude pour l'histoire de l'Égypte. Cent soixante-trois momies des grands princes, d'Anmon, plusieurs centaines de papyrus et de objets mobiliers, écrits ou fabriqués il y a mille ans.

Le savant égyptologue a fait comme Laverrier à la fin de la dernière panée. A force d'étudier les habitudes des anciens, il a annoncé à l'avance, et avant d'avoir entrepris ses fouilles à Thebes, le résultat qu'il attendait.

C'est là, dit-il, que doivent se trouver les tombeaux des pharaons d'Ammon.

A la hauteur des Anglais, il faut dire que, pour M. Frébaud, le plus difficile ne fut pas de pratiquer les fouilles, mais de rapporter ses trésors.

Quand on lie à son homme le transport si difficile de ces immenses collections, des bruits sinistres circulent. La ville de son départ de Thebes, deux des hommes furent évanouies blessés par des balles. En route, la fouille eut à subir mille vexations, à mesure que les balles, qui pouvaient se faire de Thebes au Caire en 6 jours par bateau à vapeur, dura 31 jours.

Le savant parvint à vaincre tous les obstacles, et c'est un devoir pour le voyageur de pouvoir sauver publiquement ce Français qui, en Égypte, fait tant d'honneur à notre pays. Pour les gens qui ne songent qu'aux intérêts supérieurs de la science et à nos investigations de l'esprit, dans l'art et dans l'histoire des générations antiques, M. Frébaud peut se vanter d'avoir ouvert toute une bibliothèque de livres inconnus, d'avoir ajouté à notre insatiable au trésor de la science et des connaissances humaines, d'avoir bien mérité de l'Égypte, de la France, de l'humanité.

## ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES! MEUBLES!

Neuveaux et a Grand Marche

AMÉUBLEMENTS DE SALON, D'ESSALLE A MANGER, DE CUISINE, ETC. etc.  
CHER DANS TOUTS LES GENRES ET TOUTS LES PRIX. CHRETIEN

## Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHE DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITE DES ARTICLES QUELLE VEND

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

## HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

GRANDE REDUCTION

Sur toutes les TAPISSERIES DOREES PENDANT UN MOIS.

J. F. BELANGER  
159 Rue Bank  
Téléphone No. 92.

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes: Toitures "Canada Plate", Toitures Métalliques, Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.

Douglass & Haines  
234 rue Wellington.

Agents des célèbres fournaises "Superieur Jewel"

## CHARBON.

Les Meilleures Qualités de Charbon Bitumineux et Anthracite.

Bien Criblé et Tamisé.

O'Reilly & Heney  
Bloc Russell, Rue Sparks.

JONG D'ORSOLIDE 250. pour un Jone vaut 22

Il est plus que trois fois plus fort que le cacao mélangé avec l'Arrow-root, ou du sucre; c'est ainsi plus économique, cotisé moins qu'en son la tasse. Il est délicieux, nourrissant, et fortifiant. FACILE A Diger, autant admissible pour les malades que pour ceux qui jouissent d'une bonne santé.

W. BAKER & CO., Dorchester, Mass.

W. BAKER & CO.'s Breakfast Cocoa. Doublé Perles de l'Inde été extrait, est Absolument pur et est soluble.

Pas de Chimiques

ISLAND HOME Stock Farm, Crossie Hill, Wayne Co., Mich. 1 AVAYE & FARMUM, Farmington.

Percheron Horses.

DE NTE PONS PHY & Cie. PHES PHY & Cie. PHY & Cie. PHY & Cie. PHY & Cie. PHY & Cie.

PHY & Cie. PHY & Cie. PHY & Cie. PHY & Cie. PHY & Cie. PHY & Cie.



LE CANADA

Journal Quotidien du soir

LA VALLEE DE L'OTTAWA Journal Hebdomadaire à 16 pages

BUREAUX : 414 et 416 Rue Sussex OTTAWA, ONT.

Jeudi 16 Juillet 1891

ECHOS DU JOUR

La santé de M. Blaine s'améliore. Les assassins de Balfour ont été arrêtés hier. Le gouvernement italien a réduit les appointements de ses ambassadeurs.

Le Critère dit que Lightfoot n'a pas été suspendu. L'enquête Tarz et McGreevy a été continuée ce matin.

L'empereur d'Allemagne a quitté l'Écosse hier, en route pour le Danemark. L'échevin Jeannette s'est fait baller de ce temps-ci aux reporters de Montréal.

M. Wm. Moffat, de Pembroke, a été nommé sheriff de Renfrew. L'hon. M. Morier et l'hon. M. Shehyn arrivèrent à Québec dimanche matin à bord du Persian.

M. Chancy Depue a quitté New York hier, pour un voyage de deux mois en Europe. Les dernières dépêches reçues de Denver (Colorado) annoncent un soulèvement général des sauvages. On dit que plusieurs blancs ont été massacrés.

Les délégués, réunis en convention à Cleveland, (Ohio) se sont déclarés en faveur de relations commerciales plus étendues entre les États-Unis et le Canada.

On mande de Memphis que le juge J. A. Warden, qui était accusé d'avoir assassiné son gendre, s'est suicidé la nuit dernière en se brûlant la cervelle.

L'hon. M. Tullon est arrivé hier à Ottawa, à la tête d'une députation qui s'occupe du projet de pont entre Montréal et Langueuil.

M. Gladstone a déclaré qu'il n'avait jamais eu l'intention de se retirer. Au contraire, il veut vivre aux côtés de la lutte acharnée dans la prochaine campagne électorale.

M. McShane se fait interviewer par les reporters de Montréal, au sujet de son entrée prochaine dans le cabinet Merrier. Naturellement, il refuse de répondre à ces questions impertinentes.

La France en veut à une entente avec la République de Haiti, au sujet de l'expédition de M. Rigault. Le gouvernement français a refusé de payer l'indemnité exigée par la France.

L'ÉLECTEUR a atteint hier sa deuxième année. L'ÉLECTEUR et le GLOBE sont aujourd'hui les deux grands journaux les plus influents du parti libéral.

Nos félicitations au confrère. Des dépêches annoncent qu'une vioente tempête a causé de grands dégâts dans la partie centrale du Missouri la nuit de lundi à mardi.

Près de Salsin, un nommé Dillard a été tué par la foudre et sa femme a été blessée gravement. A Ford's Creek, près de Clinton, une trombe a fait déborder la rivière sur la voie du chemin de fer du Texas. Clinton et Springfield ont été beaucoup endommagés. Les champs, en différents endroits, ont été dévastés par la violence du vent.

ENTENDONS-NOUS BIEN

Vendredi dernier, dans un article intitulé : "La démocratisation" nous exprimions notre opinion sur le rouage administratif de certains départements publics, à Ottawa.

Jamais un article de journal, croyons-nous, n'a créé autant d'émotion et n'a fait une sensation aussi grande par tout le pays.

Le télégraphe a transporté partout et le lendemain, les grands journaux du matin reproduisaient avec titres dans nos colonnes, notre opinion exprimée sans préambule, mais avec notre franchise habituelle.

Ensuite sont venus les commentaires. Le cadre restreint de notre journal ne nous permet pas de relever les appréciations de tous les journaux, le nombre en étant trop grand.

Nous désirons simplement dire un mot à l'adresse de nos confrères du GLOBE et du MAIL, qui ne semblent pas avoir saisi exactement le fond de notre pensée.

Pour les résumer avec précision : ces deux grands journaux ont prétendu que : "Le Canada" était l'organe de et inspiré par Sir Hector Langevin, et que par les accusations portées "Le Canada" visait les départements de M. Deward y et de M. Chapeau.

Combien de fois n'avons nous pas dit et n'avons nous pas prouvé manifestement que "Le Canada" n'était l'organe d'aucun parti, d'aucune faction et d'aucun ministre.

Nous ne pouisons pas au delors nos inspirations. L'opinion que nous exprimons est la nôtre, pleine et entière, dès franchement et carrément, sans subir l'influence de qui que ce soit.

La presse n'est pas unanime à nous croire l'organe de Sir Hector Langevin, car dernièrement encore, La Presse nous donnait comme organe de M. Chapeau.

Les deux grands journaux de Toronto appuient leur prétention sur le fait, que nous avons refusé de croire à la culpabilité de Sir Hector

La Royale Troublée

Nouvelle ren contre chilienne

L'ASSASSIN DE CHOLLET

Edison gagne son procès

INCENDIAIRES A NEW-YORK

Lettre d'adieu de Dom Pedro

ELLE SE NOIE AVEC SES ENFANTS

Bataille Sanglante

NOUVELLES DE PARTOUT

(Service spécial des dépêches télégraphiques)

LA ROYAUTE TROUBLEE

Berlin, 16 juillet.—La joie avec laquelle nous arrivons de Bucharest, et fait que nous vivions dans un état de tension pour que ce soit dans les Cours que l'on retrouve encore des histoires d'amour.

A plusieurs reprises, les journaux allemands ont chargé de mettre le prince Ferdinand de Hohenzollern, neveu et héritier présomptif du roi de Roumanie, avec les princesses nubiennes dont il épouse la fille, en mariage.

Mais journalistes et diplomates se sont, parait-il, également fourvoyés. C'est ainsi que nous comprenons notre mission, c'est ainsi que nous la remplissons.

Consequemment, il est bien facile de comprendre, que l'on puisse rendre justice à un ministre sans être forcément son organe inspiré.

Maintenant revenons à M. Chapeau. Lors que nous avons dit que certains ministres devaient leur avènement dans le cabinet, à l'influence du Japon ou à d'autres moyens inavouables, nous ne faisons aucune allusion à M. Chapeau.

Nous sommes en ore à nous demander comment on a pu ainsi interpréter nos paroles. M. Chapeau n'est pas arrivé à Ottawa par ces moyens-là. Il avait gagné ses épaulettes à Québec. Les lites qu'il a faites et son immense talent oratoire, lui suffisaient amplement pour arriver parmi les chefs du parti conservateur.

Qu'il ait donné la mesure de sa force et de son talent; ça c'est une autre question. Mais qu'il soit arrivé par des moyens inavouables; nous le nions.

Les deux ministres que nous avons eu en ce sont : M. Deward et M. Hagar.

Le premier a été imposé à Sir John A. Macdonald, qui l'a ensuite imposé à son parti. Le second s'est imposé à son chef en le menaçant de se séparer du parti conservateur avec Deward comme un des chefs.

La volte-face de M. Hagar, lors du courant des manipulations électorales, aurait été une source constante de danger pour le parti au pouvoir; voilà le secret de son succès.

C'est ce procédé là que nous entendons par "moyens inavouables". Certains gens appuient ça; se souvenir; d'autres appellent ça; du chantage.

STATISTIQUES

Walter L. Griffin, représentant de commerce des États-Unis à Liège, dans un rapport au Département d'Etat, annonce que, l'Association Nationale des meuniers de France, vient de publier une évaluation, basée sur des informations recueillies avec soin, des monts de France et des récoltes de blé en Europe, pour l'année 1891. Les chiffres officiels de la récolte complète en France, pendant l'année 1890, données par le ministre de l'Agriculture, accusent un rendement de 119,438,827 hectolitres de blé, ou de 338,961,715 boisseaux.

La consommation du blé en France, est généralement de 123,000,000 d'hectolitres.

Cette année, l'on devra ajouter à cette moyenne approximative 5,000,000 d'hectolitres, pour remplacer le grain qui a été grêle ou abîmé, ce qui exigera pour la consommation de cette année 128,000,000 d'hectolitres de blé. On s'attend, d'après les évaluations minutieuses qui ont été faites, que la récolte prochaine donnera 82,779,000 d'hectolitres, si le temps et les circonstances sont favorables. Ceci est le chiffre maximum des évaluations; il sera par conséquent 31,000 plus petit que celui de la récolte de 1890, laissant un déficit de 46,221,000 hectolitres à combler, au moyen de l'importation.

Les chiffres suivants nous donnent les récoltes totales de l'Europe en 1890 et les évaluations faites pour 1891 : Production en 1890, 225,000,000 d'hectolitres; Evaluation 1891, 111,000,000 d'hectolitres; un déficit de 114,000,000 que des nations étrangères devront combler.

Quand l'on fait supposer que la situation est meilleure qu'en réalité elle l'est, c'est qu'un motif puissant existe pour illusionner ainsi les naifs; on désire simplement acheter le grain le meilleur marché possible dans les pays, auxquels la Providence donnera une abondance de récoltes, qui leur permettront ensuite de servir de greniers aux nations moins favorisées.

La dette des obligations de la Province de la Nouvelle-Écosse, au commencement de l'année courante montait à \$5,051,500.

À côté de cela, il existe encore à présent un passif de \$731,000, et une dette de \$500,000 que l'on avait faite pour construire des ponts, ce qui donne un total de \$1,081,300, qu'il faut reconstruire aujourd'hui.

Pour arriver à équilibrer son budget, M. Fielding a été autorisé à émettre des obligations au montant de \$1,750,000; il est à présent à Londres pour obtenir son argent.

La Royale Troublée

Nouvelle ren contre chilienne

L'ASSASSIN DE CHOLLET

Edison gagne son procès

INCENDIAIRES A NEW-YORK

Lettre d'adieu de Dom Pedro

ELLE SE NOIE AVEC SES ENFANTS

Bataille Sanglante

NOUVELLES DE PARTOUT

(Service spécial des dépêches télégraphiques)

LA ROYAUTE TROUBLEE

Berlin, 16 juillet.—La joie avec laquelle nous arrivons de Bucharest, et fait que nous vivions dans un état de tension pour que ce soit dans les Cours que l'on retrouve encore des histoires d'amour.

A plusieurs reprises, les journaux allemands ont chargé de mettre le prince Ferdinand de Hohenzollern, neveu et héritier présomptif du roi de Roumanie, avec les princesses nubiennes dont il épouse la fille, en mariage.

Mais journalistes et diplomates se sont, parait-il, également fourvoyés. C'est ainsi que nous comprenons notre mission, c'est ainsi que nous la remplissons.

Consequemment, il est bien facile de comprendre, que l'on puisse rendre justice à un ministre sans être forcément son organe inspiré.

Maintenant revenons à M. Chapeau. Lors que nous avons dit que certains ministres devaient leur avènement dans le cabinet, à l'influence du Japon ou à d'autres moyens inavouables, nous ne faisons aucune allusion à M. Chapeau.

Nous sommes en ore à nous demander comment on a pu ainsi interpréter nos paroles. M. Chapeau n'est pas arrivé à Ottawa par ces moyens-là. Il avait gagné ses épaulettes à Québec. Les lites qu'il a faites et son immense talent oratoire, lui suffisaient amplement pour arriver parmi les chefs du parti conservateur.

Qu'il ait donné la mesure de sa force et de son talent; ça c'est une autre question. Mais qu'il soit arrivé par des moyens inavouables; nous le nions.

Les deux ministres que nous avons eu en ce sont : M. Deward et M. Hagar.

Le premier a été imposé à Sir John A. Macdonald, qui l'a ensuite imposé à son parti. Le second s'est imposé à son chef en le menaçant de se séparer du parti conservateur avec Deward comme un des chefs.

La volte-face de M. Hagar, lors du courant des manipulations électorales, aurait été une source constante de danger pour le parti au pouvoir; voilà le secret de son succès.

C'est ce procédé là que nous entendons par "moyens inavouables". Certains gens appuient ça; se souvenir; d'autres appellent ça; du chantage.

STATISTIQUES

Walter L. Griffin, représentant de commerce des États-Unis à Liège, dans un rapport au Département d'Etat, annonce que, l'Association Nationale des meuniers de France, vient de publier une évaluation, basée sur des informations recueillies avec soin, des monts de France et des récoltes de blé en Europe, pour l'année 1891. Les chiffres officiels de la récolte complète en France, pendant l'année 1890, données par le ministre de l'Agriculture, accusent un rendement de 119,438,827 hectolitres de blé, ou de 338,961,715 boisseaux.

La consommation du blé en France, est généralement de 123,000,000 d'hectolitres.

Cette année, l'on devra ajouter à cette moyenne approximative 5,000,000 d'hectolitres, pour remplacer le grain qui a été grêle ou abîmé, ce qui exigera pour la consommation de cette année 128,000,000 d'hectolitres de blé. On s'attend, d'après les évaluations minutieuses qui ont été faites, que la récolte prochaine donnera 82,779,000 d'hectolitres, si le temps et les circonstances sont favorables. Ceci est le chiffre maximum des évaluations; il sera par conséquent 31,000 plus petit que celui de la récolte de 1890, laissant un déficit de 46,221,000 hectolitres à combler, au moyen de l'importation.

Les chiffres suivants nous donnent les récoltes totales de l'Europe en 1890 et les évaluations faites pour 1891 : Production en 1890, 225,000,000 d'hectolitres; Evaluation 1891, 111,000,000 d'hectolitres; un déficit de 114,000,000 que des nations étrangères devront combler.

Quand l'on fait supposer que la situation est meilleure qu'en réalité elle l'est, c'est qu'un motif puissant existe pour illusionner ainsi les naifs; on désire simplement acheter le grain le meilleur marché possible dans les pays, auxquels la Providence donnera une abondance de récoltes, qui leur permettront ensuite de servir de greniers aux nations moins favorisées.

La dette des obligations de la Province de la Nouvelle-Écosse, au commencement de l'année courante montait à \$5,051,500.

À côté de cela, il existe encore à présent un passif de \$731,000, et une dette de \$500,000 que l'on avait faite pour construire des ponts, ce qui donne un total de \$1,081,300, qu'il faut reconstruire aujourd'hui.

Pour arriver à équilibrer son budget, M. Fielding a été autorisé à émettre des obligations au montant de \$1,750,000; il est à présent à Londres pour obtenir son argent.

SE NOIE AVEC SES ENFANTS

BREXELLES, 16 juillet.—Un drame épouvantable a eu lieu à Laeken. La femme Rogge, âgée de trente-cinq ans, demeurant rue des Oiseaux, à Schaerbroek, a disparu de son domicile le samedi soir vers six heures. Dans un état de fureur puerpérale, la malheureuse s'est rendue directement au canal de Willebroeck à Laeken, où elle a lié ses deux jeunes fils, Adrien et Léon, âgés, le premier, de quatre ans et demi, et le second de trois ans et demi. Puis, tenant son plus jeune enfant, Henriette, âgée de trois semaines, elle s'est précipitée dans le canal. C'est là que ce malin un habitant de l'Allée Verte la trouva flottant à la surface de l'eau.

Les deux petits garçons étaient encore liés à son corps. La petite fille n'a pas été retrouvée.

Les cadavres ont été déposés à la Morgue communale. Le parquet est rendu sur les lieux.

Il y a douze jours, la femme Rogge, dans un accès de fureur puerpérale également, a cruellement frappé et mortu un enfant, son premier mariage de son mari.

UNE RIXE SANGLANTE

GRENOBLE, 16 juil.—Au cours d'une rixe qui a éclaté cette nuit dans un café de la boutique, fréquenté par des étudiants, l'agent Létiéry, ayant voulu conduire au bureau de police un des querelleurs, les camarades ont commencé à se battre avec lui, en le prenant par les épaules et le frappant violemment, puis prirent la fuite.

Ainsi malmené, l'agent de police se vit résister et fut de cinq coups dans la direction des fuyards. Deux les agresseurs furent atteints. L'un, moins grièvement, a reçu deux balles, dont l'une dans la région lombaire. On désespère de le sauver.

LA QUESTION DE TERRE-NEUVE

LONDRES, 16 juillet.—Une communication a été adressée par le Foreign Office au gouvernement français à l'égard du délai que met la chambre des députés à approuver l'entente concernant l'arbitrage pour le différend de Terre-Neuve.

Les deux ministres, le second, un nommé Barbero, âgé de vingt-trois ans, ouvrier maçon, originaire de la province de Fagnès, a reçu deux balles, dont l'une dans la région lombaire. On désespère de le sauver.

La question de Terre-Neuve. LONDRES, 16 juillet.—Une communication a été adressée par le Foreign Office au gouvernement français à l'égard du délai que met la chambre des députés à approuver l'entente concernant l'arbitrage pour le différend de Terre-Neuve.

Les deux ministres, le second, un nommé Barbero, âgé de vingt-trois ans, ouvrier maçon, originaire de la province de Fagnès, a reçu deux balles, dont l'une dans la région lombaire. On désespère de le sauver.

Après Samedi le choix sera bien limité. Venez vite. Venez aujourd'hui. Venez de suite.

Quelques Beaux Parapluies sont encore en vente.

Nos Chapeaux de Paille se vendent rapidement.

(L'Exempté de 20 p.c. en est la raison.)

Nos beaux Chapeaux de Paille s'en vont rapidement.

Après Samedi le choix sera bien limité.

Venez vite.

Venez aujourd'hui.

Venez de suite.

Quelques Beaux Parapluies sont encore en vente.

Nos Chapeaux de Paille se vendent rapidement.

(L'Exempté de 20 p.c. en est la raison.)

Nos beaux Chapeaux de Paille s'en vont rapidement.

Après Samedi le choix sera bien limité.

Venez vite.

Venez aujourd'hui.

Venez de suite.

Quelques Beaux Parapluies sont encore en vente.

Nos Chapeaux de Paille se vendent rapidement.

(L'Exempté de 20 p.c. en est la raison.)

Nos beaux Chapeaux de Paille s'en vont rapidement.

Après Samedi le choix sera bien limité.

Venez vite.

Venez aujourd'hui.

Venez de suite.

Quelques Beaux Parapluies sont encore en vente.

Nos Chapeaux de Paille se vendent rapidement.

(L'Exempté de 20 p.c. en est la raison.)

Nos beaux Chapeaux de Paille s'en vont rapidement.

Après Samedi le choix sera bien limité.

Venez vite.

Venez aujourd'hui.

Venez de suite.

Quelques Beaux Parapluies sont encore en vente.

Nos Chapeaux de Paille se vendent rapidement.

(L'Exempté de 20 p.c. en est la raison.)

Nos beaux Chapeaux de Paille s'en vont rapidement.

Après Samedi le choix sera bien limité.

Venez vite.

Venez aujourd'hui.

Venez de suite.

Quelques Beaux Parapluies sont encore en vente.

Nos Chapeaux de Paille se vendent rapidement.

(L'Exempté de 20 p.c. en est la raison.)

Nos beaux Chapeaux de Paille s'en vont rapidement.

Après Samedi le choix sera bien limité.

Venez vite.

Venez aujourd'hui.

Venez de suite.

Quelques Beaux Parapluies sont encore en vente.

Nos Chapeaux de Paille se vendent rapidement.

(L'Exempté de 20 p.c. en est la raison.)

Nos beaux Chapeaux de Paille s'en vont rapidement.

Après Samedi le choix sera bien limité.

Venez vite.

Venez aujourd'hui.

Venez de suite.

LETRE D'ADIEU DE DOM PEDRO

(Dépêche télégraphique spéciale au Canada) WASHINGTON, 16 juillet.—Un document vient d'être livré au monde, sous la signature de ce roi qui fut autrefois empereur du Brésil. Sa lecture est digne de l'attention profonde du peuple de ce républicain. Ce document peut être difficilement appelé une lettre d'adieu, car elle n'a nullement été écrite en vue de la mort de son auteur. Elle est la dernière page d'un long et noble livre, qui est le testament d'un grand homme.

Le message fait voir, qu'un homme n'est jamais pensé autrement, que Dom Pedro voulait la prospérité et le bonheur du Brésil et que toutes ses vues de gouvernement étaient empreintes du plus pur libéralisme. Ce n'est pas seulement dans ses discours qu'il fait voir l'amour qu'il portait à son peuple, mais aussi dans le profond respect qu'il éprouvait d'être forcé de vivre loin de la patrie commune, pour obéir à une nécessité politique.

Peut-être, après sa mort, sera-t-il permis à la majorité des électeurs de croire qu'il avait gouverné si fidèlement. En Amérique, il n'y a plus de place, et c'est inutile pour un roi de se présenter comme chef d'un peuple, qui ne peut que se gouverner lui-même. Le chef de la nation, dans ce pays, est le peuple lui-même, dans ce pays, ce n'est pas le peuple, mais le peuple, qui n'est que le peuple.

Edison gagne son procès. (Dépêche télégraphique spéciale au Canada) New-York, 16 juillet.—Le juge Wallace a donné sa décision hier dans le fameux procès, intenté par Edison à la United States Electric Light Company. En conséquence, Thomas A. Edison est déclaré l'inventeur de la lampe incandescente.

Dans ce cas, le juge s'est prononcé comme la majorité des électeurs et des savants l'avaient fait, il y a déjà longtemps. En décembre, 1879, M. Edison exposa sa lampe à incandescence au Congrès américain et le fit connaître au public qu'il était le seul qui ait résolu le problème de la division multiple de la lumière électrique. Dans un autre appel, inventé pour séduire par l'électricité, la lumière produite forme un corps compact, qui s'éleve à une haute température par suite du passage du courant électrique. La lampe d'Edison se compose d'un filament de carbone, plié en forme de S et placé dans un globe, dont l'air a été retiré en partie.

Après l'Exposition Universelle qui fut lieu à Paris en 1878, l'intérêt se concentra dans les États-Unis sur les applications pratiques de l'électricité. Durant la même année, plusieurs usages de Paris furent éclairés par l'électricité, au moyen de lampes fabriquées par Jablochkoff. Ce fut au mois d'Octobre de la même année, qu'Edison demanda un brevet pour son invention.

Edison demanda un brevet pour son invention. Les États-Unis ont été les premiers à reconnaître la valeur de sa découverte. En 1880, Edison obtint un brevet pour sa lampe à incandescence, mais ces brevets se seraient presque tous en fait de papier, qu'Edison a employé pour la première fois, dans son usine de New-York, en 1879.

Maintenant que ce long procès est fini, que le jugement a été rendu en faveur d'Edison, l'opinion publique qui était si tendue à ce sujet, va se repoquer sur M. Edison, sans aucun doute, ne tardant pas à reconnaître tous les bénéfices de sa merveilleuse invention.

Adressez-vous à la Photographie d'Elite. Voyez les Prix. Grands Portraits. Nos Crayons.

Pharmacie Rideau. Drogues (Nouvellement arrivées et mises en vente).

Préparations et Parfums Français. Produits Chimiques, Éponges, Brosses, Parfumerie.

Toutes les ordonnances de médecins sont préparées avec la plus grande attention sous la surveillance immédiate du propriétaire.

Les personnes atteintes de maladies aiguës de la gorge et de la poitrine, sont traitées avec les plus efficaces médicaments.

Belanger & Cie. Pharmaciens. Téléphone Ottawa No. 163.

Gooderham et Worts. Vieux Rye de Sept Ans. Vieux Port de Graham.

Vieux Sherry de Ivson. Admis par tous les connaisseurs pour être les meilleurs Vins importés au Canada.

R. A. STARRS & CIE. 61 & 63 Rue Clarence.

John Casey. Chargé d'affaires.

HOSE 50 PIEDS \$8.00

HOSE 50 PIEDS \$8.50. HOSE 50 PIEDS \$9.00. HOSE 50 PIEDS \$10.00.

Puisard à Glace, etc.

E. G. Laverdure & CIE. 69 & 75 RUE WILLIAM.

P.S. Glacieres.

</







FEUILLETON du CANADA

UN MYSTERE

EPOUSE OU MERE
QUATRIEME SERIE DE LA FEMME MYSTERIEUSE

—Écoutez, meunier; vous êtes un vieux brave et vous me plaisez. Touchez là, je vous le permets, parce que vous avez du calme, vous, sacrebleu! et que votre vin blanc et votre eau-de-vie sont de bonne qualité. Fournant je préfère encore l'absinthe. Tachez d'en avoir quand je reviendrai.

—C'est entendu, mon officier. —Bon! bon! c'est encore un mot en usage chez les Bédouins. Maintenant regardez-moi bien en face: Vous voyez que je porte le même uniforme, les mêmes insignes que le lieutenant Robert; nous sommes camarades, là, tout ce qu'il y a de plus, car nous sommes en disce et bien qu'il ait constamment passé sur mon dos pour l'avancement, pour la croix et pour tout. Donc, quand on tient un mauvais propos sur son compte, sur le votre même, il faut que je sois en mesure d'y répondre carrément, n'est-ce pas?

—Seigneur mon Dieu! bonnes gens! balbutia le père Delphin, que peut-on dire au sujet d'un pauvre meunier qui n'a jamais fait de mal à personne?

—Vous savez: ils sont si méchants ces gens de la campagne! N'y en a-t-il pas qui prétendent que le lieutenant Robert pourrait bien être de votre famille?

—Lui! allons donc! Comment cela?

—Votre fille, l'idiot, la paralytique, qui est la-bas au coin de la cheminée, n'a pas toujours été dans cet état.

—Oh! que non pas, bonnes gens!

—Elle a été dans son temps jeune et gentille, aussi bien que la petite qui tout à l'heure me disait mackach à moi le lieutenant Sauvageol.

—Eh bien! ensuite, mon officier?

—Ensuite, il y en a, parmi les habitués du café, qui racontent que, quand votre fille était en service au château de la Roche-d'Eon, il a pu s'y passer des choses que ce pauvre diable de Bouginier a ignorées pendant qu'il s'en allait en guerre, comme Malbroch, mironton, mironton, mironnante.

—Le vieux meunier fit un violent soubresaut et attachait alternativement sur son interlocuteur et sur la malheureuse Lucienne des yeux effarés:

—C'est impossible, s'écria-t-il, mon lieutenant, c'est impossible!

—C'est ce que j'ai d'abord répondu moi-même à ces gens-là, reprit Sauvageol, et d'une façon... ah! vous ne me connaissez pas encore, allez! brave meunier; mais, baste! lis ont eu l'audace de persister dans leurs dires, les yeux! ils ont osé soutenir devant moi qu'une faute avait été commise, pour laquelle on l'avait rayé des cadres et mise à la porte. Suivant eux, le fruit de cette faute ne serait autre que mon camarade Robert. Vous comprenez maintenant le sujet de ma visite. Je viens vous demander les moyens de contondre les mauvaises langues; c'est à Sauvageol qu'on aura affaire.

—O mon Dieu! mon Dieu! s'écria le pauvre meunier abasourdi et se couvrant le visage de ses deux mains, ma fille Lucienne! c'est ainsi qu'on parle d'elle! Et il faut que ce soit un étranger qui vienne dans le pays pour me l'apprendre!

—A ce moment, le lieutenant Sauvageol, malgré tout son aplomb, ne put réprimer un tressaillement; car en promenant machinalement ses yeux autour de lui, il venait d'apercevoir sur le seuil de la porte du moulin le lieutenant Robert en personne. Celui-ci se tenait là depuis quelques instants muet et immobile, désireux de juger par lui-même jusqu'où Sauvageol pousserait l'impertinence de sa langue. Se voyant découvert, il s'avança, et tendit une main au meunier, pendant qu'il affectait de tenir l'autre dans sa poche, en attachant sur le doyen des lieutenants un regard plein de froideur et de dédain.

—Père Delphin, s'écria-t-il, je ne sais s'il me sera jamais permis de vous prouver que votre fille n'a pas commis la faute dont on l'accuse; mais, sur mon honneur de soldat, je vous atteste son innocence.

—En tout cas, balbutia Sauvageol interdit, vous vendrez bien mon cher camarade, reconnaissant que ce n'est pas moi qui ai inventé tout cela. Bigre! j'en suis incapable.

—C'est possible, reprit Robert; il y a eu de tout temps et il y a en tout pays des méchantes gens qui se plaisent à colporter de mauvais propos et d'injurieuses calomnies; mais quand on s'en fait l'écho on s'en rend le complice, entendez-vous, mon Sauvageol?

—Le complice! moi qui venais ici pour vous avertir en bon camarade de ce qui se passait, pour vous offrir mon assistance, voilà comme vous me récompensez! Vous aussi vous me dites mackach!

—Pour toute réponse, Robert se contenta de hausser les épaules; puis avec un accent qui n'admettait pas de réplique:

—Monsieur Sauvageol! s'écria-t-il, si vous m'en croyez, vous vous contenterez pour aujourd'hui d'avoir empoisonné le repos d'une honnête famille, et, en sortant du moulin, vous aurez bien soin d'oublier le chemin qui y ramène.

—En même temps, il désignait à son interlocuteur, d'un geste presque courtis, mais inexorable, la porte restée entrouverte.

—Sauvageol, un moment indécis, se leva en reniflant, et, cherchant encore à faire bonne contenance, il murmura:

—Pourtant, s'il me plaisait, à moi, de revenir ici?

—Alors, reprit Robert, toujours froidement poli et incisif, vous me donneriez le très vif regret de vous reconduire moi-même.

—C'est bon! c'est bon! reprit Sauvageol, je vois que vous m'en voulez, vous aussi, pour avoir cherché à vous rendre service.

—Desormais je renonce à obliger personne, car je ne rencontre partout que des ingrats. Bonjour et bonsoir!

—Puis, parvenu sur le seuil de la porte, le doyen des lieutenants se retourna tout à coup:

—A propos, s'écria-t-il, j'oubliais, en m'en allant, de vous annoncer une nouvelle que je crois de nature à vous intéresser chouia, chouia, mon cher camarade, une nouvelle que j'ai apprise tout à l'heure au café du bourg voisin en buvant mon absinthe. C'est dans trois jours que M. le vicomte Gaston de Montmagny épouse la sœur de ce bon Chalaudray; les lettres d'invitation sont parties, et l'on vient de commander les violons pour la noce.

—Ayant ainsi parlé, le lieutenant Sauvageol s'éloigna. A la façon des Parthes, il venait de lancer sa dernière flèche, et ce n'était ni la moins acérée ni la moins sûre.

FIN DE LA QUATRIEME SERIE. LA DIANE DE L'AMOUR

CINQUIEME SERIE DE LA FEMME MYSTERIEUSE.

LE SAUVETEUR

Quelle qu'attendue que put être pour Robert la nouvelle du mariage de mademoiselle de Chalaudray, il en éprouva une impression bien cruelle, plus cruelle même qu'il ne l'aurait pensée, et il résolut en conséquence de ne pas prolonger davantage son séjour au moulin.

Après mûres réflexions, il lui sembla que le meilleur parti à prendre était de partir pour Paris. Là, il comptait aller trouver le maréchal Bugeaud, qui, on s'en souvient peut-être, lui avait témoigné tant d'intérêt, à la fin de son séjour en Afrique. Par sa haute position, son crédit, le maréchal pouvait seul l'aider à mettre à exécution un projet qu'il n'avait cessé de mûrir dans sa pensée depuis qu'il était de retour au moulin, et d'où dépendait dorénavant tout son avenir.

Voici quel était ce projet. Après tout ce qui s'était passé au château de la Roche-d'Eon, Robert avait compris que tout lui faisait un devoir de quitter la France. Le repos de madame de Sauves, celui même de son mari, étaient à ce prix; et, il faut bien le dire, Robert s'était affermi encore davantage dans sa résolution en pensant que cette Claire, qu'il aimait tant sans oser presque se l'avouer à lui-même, allait devenir la femme de Gaston de Montmagny.

Reconnaissant qu'il lui serait impossible de retourner en Algérie par voie de permutation, quand bien même, ce qu'il ignorait encore, il obtiendrait pour cela l'assentiment de son colonel, il s'était arrêté à une combinaison qui devait l'éloigner à tout jamais, suivant toutes les apparences, de cette terre de France, où il avait été successivement si heureux et si malheureux.

On forma alors, au ministère de la marine, des escadrons de l'Asie destinés à la

défense de notre drapeau et de nos intérêts sur ces plages lointaines et inhospitalières. Sans doute, grâce à l'appui de son ancien général en chef, il pouvait espérer d'être désigné par le ministre de la guerre au ministère de la marine pour aller remplir un emploi de son grade dans ce nouveau corps au Sénégal; une fois rendu dans ce poste périlleux et probablement peu recherché, il y continuerait son métier de soldat. Il serait oublié et il chercherait à oublier lui-même.

Après avoir arrêté son plan à cet égard, bien persuadé qu'il ne pouvait compter pour le mettre à exécution sur l'approbation de ses hôtes, il se détermina à leur en faire mystère jusqu'au moment où tous les obstacles qu'il prévoyait auraient pu être aplanis. La seule personne vis-à-vis de laquelle il se jugea dans l'obligation d'adopter un tout autre système était sa mère. Pouvait-il songer à quitter la France, l'Europe même où il ne revenait peut-être jamais, sans chercher à embrasser encore une fois cette mère qui s'était révélée à lui avec tant de tendresse et de dévouement.

Il ignorait alors malheureusement ce qui s'était passé entre madame de Sauves et son mari à la suite de son départ du château, et la fatale nécessité dans laquelle la duchesse s'était trouvée de prendre l'engagement si pénible pour une mère de ne plus revoir son fils.

Il prépara en conséquence une lettre pour madame de Sauves, dans laquelle il lui faisait part de tous ses projets, et sollicitait d'elle une dernière entrevue avant son départ. Bien plus, en prévision des difficultés de toute espèce que la réalisation d'un pareil vœu présentait nécessairement, il lui donnait quelques indications destinées à rendre la chose trop aisément praticable, en lui laissant tout ce qu'il lui fallait de l'argent nécessaire à son voyage.

—Maintenant, il ne s'agissait plus que de faire tenir sûrement cette lettre entre les mains de la destinataire, et l'on a déjà vu sur qui le lieutenant Robert avait compté pour cela. Le lendemain donc de la visite de Sauvageol au moulin, après une nuit passée presque entièrement sans sommeil, sous l'influence des pénibles préoccupations, Robert entra dans la salle basse, où il pensait trouver Lucienne seule.

—Le père Delphin Richard était alors à son travail et Bouginier se disposait lui-même à sortir pour se rendre au bourg voisin. Cependant, en voyant le jeune officier, qui, après lui avoir serré la main comme de coutume, s'approchait de Lucienne, le maréchal des logis revint sur ses pas, et avec une intention marquée laissa tomber ces mots:

—Hum! fillette! attention au commandement! La consigne est d'être sage pendant que nous ne serons pas là, ni le grand-père ni moi. Je me flatte que, tout en veillant sur la mère, tu avanceras ton ouvrage, là, militairement, au grand trot.

—Pourquoi donc que vous me dites ça, père? répondit la jeune fille.

—Ah! dame! reprit le sous-officier en clignant de l'œil, quand on laisse une fille jeune en compagnie d'un lieutenant, d'un lieutenant de hussards surtout, faut l'avertir. Dans le service, moi, j'avertis toujours mes inférieurs avant de partir.

—Vous défiez-vous de moi, par hasard? s'écria Robert; alors Bouginier, il faut enlever votre fille.

—Me défiez de vous, mon lieutenant? Moi, le maréchal des logis Bouginier, qui vous aime tant! C'est pas possible cela; mais le monde est si méchant!

—Le monde! vous voulez dire le lieutenant Sauvageol; mais il me semble que votre fille ne reste pas seule avec moi, puisque sa mère est là.

—C'est vrai, mon lieutenant; mais la pauvre Lucienne c'est comme si elle n'y était pas.

—Je le sais, mais je ne puis m'empêcher, mon cher Bouginier, de vous faire observer qu'il en a été toujours ainsi depuis que vous m'avez offert l'hospitalité au moulin de votre beau-père. Aujourd'hui, d'après vos paroles, je connais que vous n'avez plus en moi la même confiance que par le passé, et je ne vous cache pas que cela m'affige.

—Pardonnez-moi, mon lieutenant; j'ai la tête à moi ce matin. Vous savez; on a quelques fois des distractions dans la cavalerie, et il n'y a pas de bon cheval qui ne bronche. Cela ne m'arrive plus, non de nom! Dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

—Voilà ma main, mon bon et brave camarade.

(A continuer)

Bryson, Graham & Cie.

COLOSSALE VENTE SEMI-ANNUELLE.

SURPLUS Marchandises d'ETE.

Tous les jours une foule nouvelle, de nouveaux visiteurs se pressent dans nos magasins. On vient de très loin. L'argent que l'on économise dédommage le temps que l'on perd. Et remarquez que ce n'est pas le bon marché qui attire nos nombreux clients, mais la bonne qualité de nos marchandises.

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks.

GRANDE VENTE DE COUPONS

John Murphy & Cie.

- Coupons de Serges. Coupons d'Indiennes. Coupons de Sat nets. Coupons de Gingham. Coupons de Chambrays. Coupons de Cachemires. Coupons de Voilés de Nonnes. Coupons d'Étoffes pour Robes Cordees. Coupons d'Étoffes pour Robes à Dessins. Coupons d'Étoffes pour Robes de Fantaisie. Coupons de Dentelles. Coupons de Broderies. Coupons de Rubans.

JAMAIS COUPONS N'ONT ETE VENDUS A PAREILS PRIX.

John Murphy & Cie.

66 et 68 Rue Sparks, Ottawa.

P.S.—Ne Manquez pas cette Grande Vente de Coupons, c'est de l'argent dans votre poche.

J. M. & Cie.

Avis aux Consommateurs Les PRODUITS de la PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND 207, rue St-Honoré, à PARIS

SOLUTION PATAUBERGE AU CHLORHYDRO-PHOSPHATE DE CHAUX

THE GUTTA PERCHA & RUBBER MFG CO OF TORONTO

Solution d'Antipyrine de TROUETTE

PLUS D'ASTHME Oppression, Catarrhe, etc.

MUNN & CO SCIENTIFIC AMERICAN PATENTS

LINIMENT GENEAU 35 ANS DE SUCCES

KENDALL'S SPAVIN CURE

KENDALL'S SPAVIN CURE

KENDALL'S SPAVIN CURE

Warner's Safe Cure Cures Symptoms of many Diseases by curing Kidney Disease

PARFUMS ESS-ORIZA SOLIDIFIÉS

Le Goudron GUYOT

MANQUE DE FORCES ANEMIE CHLOROSE LE FER BRAVAIS

Publie

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien

Un An en Ville... Un An par la Poste...

12eme. ANNEE

LETTRE DE

LA PRESSE CON

Depuis quelque temps, le ménage aux royalistes, liques, aux conservateurs à une action décidée. On a créé des comités des banquets, on a des discours retentissants, séances solennelles, Congrès. Partout le prodige, partout un particulier important le rôle prépondérant dans les luttes à soutenir de fortifier, de organes de la presse première puissance de l'instrument par excellence de la démocratie moderne, ces considérations n'ont leur place que dans que de la presse catholique de Paris et mens, où M le comte ville a fait entendre aussi vibrantes qu'un clairon.

J'applaudis vivement tations pressantes, à ce appels; mais voilà bien que je recueille, dans banquets, dans les mêmes sous le patronage des tés, les mêmes recon les mêmes vœux, que hélas! aucune organ que, aucune transform progrès! Un se réunit toaste, on rédige de festes, et tout continue le passé!

Cependant, on a bien singular la puissance in la presse et de conseil liques et aux conservat ter cet instrument de service de leurs idées croyances. Plus on écoles, plus on général tion, et plus c'est un de der les intelligences connaissances humaines importe de les discuter à subversives et aux prop moralisatrices.

Mais que fait on pour avoir le courage de le presque rien. Tous les partis, tous républicains, radicaux, révolutionnaires, ont puissants et exerçant un désastreux sur l'opinion. Seuls, les royalistes et ceux n'en ont pas. L'aussi bien à Paris que de parlements, est la plus moins répandue, la moi de toutes. Est ce vrai

Quand vous entendez journal à grand tirage, que une action considér pour certain qu'il n'a aux idées monarchique croyances catholiques, de cette nuance végét ment, ne faisant pas le la plupart et n'exerçant aucun action decisive.

C'est un fait. On pe on ne peut pas le nier l'étatir d'anciens par o et de documents indisu C'est pas cependant lent, l'habileté, le dévoue ment défaut aux écrivai liques et monarchistes. tout autant que leurs ad souvent davantage Co manque, c'est l'organisa l'outillage, ce sont les alors que, au contraire, ces ne devraient être ni leurs plus abondantes.

L'ennemi chef du bur Statistique au ministère ces, M. de Foville, év milliards le chiffre leurs mobilières de possédées pas les Fr regard de 10 milliards à terre, de 40 milliards à bâtie et de 10 milliards meubles proprement dit total d'environ 200 milliar l'exagéré de croire que chistes, catholiques et teurs possèdent sinon certainement plus de tier 200 milliards? — Eh bi sacrifice proportionnel à capital font il en faveur c'est à dire en faveur de